

tions plus ou moins octroyées : c'est sur une entente naturelle et franche entre le prince et son peuple qu'elle sera fondée.

Le parlementarisme sera également maintenu et amélioré. Nul n'ignore les graves imperfections de ce rouage de la politique actuelle. Les Parlements d'aujourd'hui ne sont qu'une piètre caricature arithmétique du pays qu'ils sont censés représenter. On y discourt beaucoup, mais c'est moins pour conseiller le gouvernement, ainsi que le voudrait le principe, que pour défendre certains intérêts locaux. Bien faible est d'ailleurs le nombre des parlementaires qui prennent la parole ; la plupart d'entre eux ne comptent que comme unités statistiques ; ils font leurs affaires personnelles ou tracassent les administrations. Dans une atmosphère trop isolée, les questions personnelles acquièrent trop d'importance, et des tempêtes l'agitent parfois, qui ne sont nullement en corrélation avec les grands courants qui traversent le pays. La séparation des pouvoirs n'est nullement respectée : le gouvernement a l'initiative de presque toutes les lois, et le Parlement, qui souvent abîme les projets qui lui sont soumis, exerce une pression sur le pouvoir exécutif, quand il ne s'en empare pas en fait. Et faut-il insister sur la tristesse particulière du Parlementarisme allemand : circonscriptions inégales, déplorables conditions de scrutin, esprit politique à peu près inexistant dans le pays, petites questions débattues devant des banquettes vides au Reichstag, hostilité des gouvernements irresponsables, indifférence des meilleurs éléments de la nation ?

Et pourtant les Parlements sont indispensables pour plus d'une raison. Grâce à eux les actes du gouvernement sont publics et contrôlés. Si dans les séances publiques on ne fait pas grande besogne, les réunions des groupes et des commissions travaillent réellement. Si les Parlements ne sont en eux-mêmes qu'une image caricaturale du pays, leur existence lui fournit l'occasion et le moyen d'exprimer ses volitions confuses : la vie politique qu'ils font naître provoque la formation de grands partis, s'élevant au-dessus des questions d'intérêt local, et choisissant dans leur sein des chefs qui sont les porte-paroles des diverses fractions du peuple. En ce sens, le Parlement est une Bourse des partis, qui facilite et soutient la vie politique comme l'autre les négociations financières. Raison plus importante encore : le temps est bien loin où un monarque patriarcal pouvait connaître et surveiller toutes les affaires de son royaume, dont le nombre et l'importance ne dépassaient pas celles qui se posent dans une grande exploitation moderne. De nos jours, les bureaux d'un service quelconque, des télégraphes ou de l'hygiène par exemple, ont plus d'extension que toutes les administrations prussiennes du temps de Frédéric II réunies. Or, tous ces bureaux ne peuvent être laissés libres de fonctionner à leur simple guise, car ils ne tarderaient pas à s'enkyloser, et à dégénérer en un « tchin » à la manière russe. Mais à qui les administrés en appelleront-ils de leurs décisions ? Ce n'est pas au souverain, car malheur au monarque qui de nos jours aurait l'audace ou l'aveuglement d'intervenir personnellement dans

toutes les questions. Ni à un Sénat ou Tribunal qui lui aussi manquerait de souplesse et d'indépendance. Ni aux corporations de métier, trop subordonnées aux intérêts corporatifs matériels. Jadis, l'Église indépendante constituait cette seconde instance. Aujourd'hui il n'y a plus que le peuple tout entier qui puisse remplir ce rôle, si grandes que soient les difficultés qui, on l'a vu, entravent son action. Au lieu donc de prendre prétexte des imperfections du parlementarisme pour en demander la disparition, il faut en proclamer la nécessité en principe, et en corriger les défauts dans la pratique.

La première réforme consistera à supprimer le scrutin par circonscriptions, pour le remplacer par une saine représentation proportionnelle : elle est plus importante que la réforme du système électoral prussien ou mecklembourgeois. La seconde sera de développer les partis politiques et leurs organisations. La troisième sera d'accorder aux Parlements allemands la possibilité d'une collaboration active au gouvernement en dehors de la simple faculté de voter des lois ou de consentir des crédits. Qu'on n'entende pas par là l'obtention de quelques portefeuilles ministériels pour les députés, ou l'institution de commissions parlementaires de contrôle qui paralysent les administrations par leurs critiques perpétuelles ou leurs suggestions saugrenues. Il s'agit de bien plus. Les députés doivent pouvoir participer à la direction effective des affaires, afin de ne pas être cantonnés dans une tâche purement négative, de s'instruire au contact des réalités, d'acquérir le sentiment d'une direc-

tion responsable, et de savoir eux-mêmes faire la besogne qu'ils sont appelés à contrôler. Ces hommes, mis ainsi réellement au courant des affaires publiques, mieux informés sur les acteurs des grandes scènes européennes, distinguant ce qui est possible de ce qui ne l'est pas, instruiront à leur tour les partis politiques qui, conscients de leur responsabilité, inscriront à leur programme non plus des phrases pompeusement vides de sens, mais des buts précis et effectivement réalisables. Ainsi disparaîtra ce régime que les ennemis de l'Allemagne ont improprement qualifié de militarisme, et qui était fait d'insécurité, d'une volonté capricieuse et trouble s'appuyant sur la plus formidable puissance militaire, d'atmosphère féodale et de la docilité d'un peuple immensément crédule. Que l'on n'oppose pas ici l'argument favori des partis conservateurs : c'est une nécessité vitale pour l'Allemagne, étant donné sa situation géographique menacée de toute part, que de conserver précieusement un gouvernement fort et rigide. Tout au contraire, cette situation exige qu'elle fasse preuve de souplesse et d'habileté, d'opportunisme et d'élasticité, et d'une grande richesse en forces vives. Or, ces forces, les hommes d'Etat dont elle a besoin, seule l'école d'un parlementarisme franc et actif les lui fournira.

Mais ces transformations extérieures du mécanisme politique allemand ne sont pas les plus décisives. On ne saurait trop répéter qu'il ne sert pas à grand'chose de modifier tel paragraphe de la constitution, si l'on ne régénère pas l'esprit qui l'anime. Pour que la nation allemande soutienne

victorieusement la lutte pour la vie au milieu de la concurrence internationale, il faut qu'elle se conforme aux lois fondamentales qui régissent les organismes vivants. Les moyens physiques dont elle dispose sont limités comme ceux d'un homme, d'un animal, d'une forêt, mais leur rendement peut-être décuplé par la volonté interne, qui maîtrise la nature, asservit ses ressources, intensifie la production du sol, guérit les maladies, fortifie et anoblit les générations d'individus. Ce qui importe par-dessus tout, c'est de savoir comment cette volonté interne se manifeste, et comment il est possible, en suivant ses impulsions, de transformer l'Etat allemand en un Etat national allemand.

Il faut, d'abord, une volonté de vivre agissant dans une direction constante. Lorsque deux organismes d'égale force luttent entre eux, celui qui l'emporte à la longue, est celui qui sait ce qu'il veut. A toute minute le hasard sème les grains d'où peuvent sortir les destinées de l'avenir : un enfant a planté le gland d'où a germé le chêne, un caillou a changé le cours d'un fleuve, et l'ivresse d'un seigneur fut la souche d'une dynastie nouvelle. Mais c'est grâce à leur force interne et à leur constance de direction que certaines semences ont levé, tandis que d'autres se desséchaient. S'il veut vivre et croître, il faut qu'un Etat soit mù de même par une force interne, qui, sans s'attarder à l'heure présente, l'emporte d'un mouvement continu et ardent vers un avenir toujours plus prospère. En matière de politique, les conditions de cette force sont l'insouciance au sens le plus élevé du mot,

l'absence de désirs ou d'ambition personnels, une surabondance de vitalité qui se traduise par de l'humour, une largeur d'esprit souveraine, la libre disposition d'un avenir illimité sans crainte pour sa propre situation ou sa descendance.

Mais où se trouvent-elles donc réalisées en Allemagne ? Dans les dynasties ? Mais les Frédéric ou les Charles qui se succèdent sont par trop préoccupés à défendre leur trône, et trop soumis, comme disait Bismarck, aux influences des femmes et des favoris, trop attirés par les conquêtes territoriales. Les Parlements, qui se perdent dans les questions au jour le jour, les critiques et l'élaboration des lois ? Les Partis qui ne connaissent guère que les mêmes occupations, et se chamaillent sous des bannières criardes mais au fond bien peu dissemblables ? Les ministres ? Assurément ils bénéficient d'une certaine continuité de tradition, puisqu'ils n'obtiennent, en Allemagne, leur poste que s'ils ont fourni des gages, quel que soit leur parti d'origine, à cette sorte de mentalité dominante, de nuance conservatrice, féodale et professorale. Mais en admettant même qu'ils restent cinq ou dix années au pouvoir, c'est trop s'ils sont incapables, trop peu s'ils veulent faire œuvre de grands créateurs. On sait d'ailleurs à quelles futilités ils sont obligés de perdre le meilleur de leur temps. Inutile d'en douter : l'Allemagne ne possède pas l'organe capable d'assurer la constance de direction. C'est là ce qui a fait son infériorité diplomatique, car les pays gouvernés par le parlementarisme le plus violent, et le plus désordonné en apparence, avaient du moins une constance dans le fanatisme

qui emportait le succès. De là aussi cette méfiance universelle vis à-vis de l'Allemagne dont la politique si variable passait pour de la duplicité. De là, enfin, l'incapacité où elle fut de développer ni au dehors ni au dedans l'Etat bardé de fer, arbitre de l'Europe, qu'avait créé Bismarck, la faiblesse avec laquelle elle s'est laissé ravir l'hégémonie à la suite d'alliances tolérées ou favorisées entre les autres nations, et cet embonpoint adipeux dont son corps puissant était en train de se charger grâce à ses ressources techniques et financières, et que la guerre devait faire fondre.

En réalité, c'est au peuple seul qu'il appartient et qu'il est possible d'assurer la constance de direction ; « non pas le peuple en tant que populace portée au pouvoir, ou de masse, mais le peuple en tant que sol spirituel où le temps fait pousser les moissons ; le peuple éduqué politiquement, capable de pensée, et comme spiritualisé dans les partis ; les partis représentés par leurs organisations, et surtout par leurs chefs, leurs hommes d'Etat et leurs penseurs ¹. » Qu'on n'aille pas sourire d'un tel programme en songeant à ce qu'était la vie politique passée. Tant qu'on y lutait pour des gros sous et des satisfactions de vanité, tant qu'on abandonnait le soin des affaires publiques à de soi-disant spécialistes qui n'étaient souvent que des incompetents et des bavards, son niveau ne pouvait dépasser celui des sociétés de petites localités de province, et l'Etat national était irréalisable. Mais les grandes leçons de la

1. D. III, 340.

guerre ne peuvent être perdues. Elles nous ont appris que, si divisés que nous soyons par nos opinions, nous ne formons qu'un même peuple, et que nous ne devons confier à personne d'autre qu'à nous-mêmes la mission de défendre notre vie et nos biens. Jamais plus il ne nous sera permis de mettre au premier plan nos intérêts et bénéfices, la nation et l'Etat au second, et Dieu au troisième les dimanches et jours de fêtes. Nous ne devons plus laisser les politiciens professionnels et les discoureurs du Café du Commerce disposer de notre destinée. La nécessité fera notre éducation politique. Les hommes les plus intelligents et les plus forts qui jusqu'ici se consacraient à leurs travaux industriels et spirituels, se désintéressant de la gestion des affaires de l'Etat, auront enfin la volonté, et prendront la responsabilité, d'intervenir dans la vie publique. Leur valeur, jetée dans la balance, fera contre-poids aux célébrités d'arrondissement, la politique cessera d'être le jeu quotidien des petits intérêts et deviendra la volonté organisée du peuple-nation. On se plaît à arguer de la multiplicité des tendances et opinions en Allemagne pour affirmer qu'il n'en résultera jamais une volonté unique, et que le maintien de très sages bergers s'impose. Mais la diagonale des forces n'est pas la résultante de deux, mais de plusieurs forces. La volonté du peuple se fera jour, ou bien s'il n'a plus l'énergie de la proclamer, il est mûr pour la servitude. En outre, il est nécessaire de rappeler toujours que par volonté d'un peuple il ne faut pas entendre l'expression d'un

caprice momentané, mais son vouloir profond, ressenti et exprimé par ses éléments les meilleurs. C'est lui qui doit faire vivre tout l'Etat, de même qu'un organisme humain n'est pas guidé par les instincts inférieurs, mais par son essence spirituelle, qui se charge d'ailleurs d'aider et de protéger chacun des organes.

Une seconde lacune dans la politique allemande a été plus grave encore, et doit être comblée : le pays a manqué de chefs politiques, et il a plus souffert de cela que de l'absence d'idées directrices. Ce sont eux seuls, et non une petite caste dirigeante, qui peuvent donner à un pays l'impulsion salutaire. Si l'on ne veut pas que les problèmes soient effleurés puis écartés, ou résolus par de piteux compromis, que la représentation et la pose théâtrales soient prises pour de la grandeur historique, il faut que le peuple tout entier soit à même de fournir en abondance les travailleurs capables de le guider avec clairvoyance et courage. Sinon ce peuple est perdu.

Or, que voyait-on en Allemagne ? Les fonctionnaires principaux étaient à peu près exclusivement recrutés dans un milieu à la fois trop restreint par le nombre, et trop peu préparé aux tâches modernes par ses conceptions traditionnelles. Croit-on possible qu'une noblesse agrarienne — car c'est d'elle qu'il s'agit surtout — forte de cinq mille âmes, puisse suffire à fournir les cadres administratifs d'une nation qui compte plus de soixante millions d'habitants ? Sans nier, ou diminuer en rien les belles qualités de labeur, de dévouement et d'idéalisme des fonctionnaires

allemands, ne faut-il pas reconnaître qu'ils perpétuent des traditions surannées, et manquent des connaissances, de la souplesse, de l'initiative qui sont requises partout ailleurs? Jusqu'au début du XIX^e siècle, l'administration était un art simple, les questions peu nombreuses pouvaient toujours être tranchées en se référant aux précédents, la foule n'était ni exigeante ni récalcitrante, le calme et l'expérience du vieillard valaient mieux que l'impétuosité primesautière du jeune homme. Il en va bien autrement de nos jours, où les conditions de la vie sont tout le contraire de cette tranquillité patriarcale. Les choses vont vite. L'impossible d'aujourd'hui sera demain une banalité dépassée. A chaque instant des difficultés inattendues surgissent. Il faut autant de décision et de hardiesse qu'autrefois de routine et de patience. On se rappelle qu'en 1813 les Alliés firent halte devant le Rhin, parce qu'il était écrit dans un manuel militaire qu'un fleuve était un obstacle devant lequel il fallait s'arrêter pour rassembler ses forces, au lieu que Napoléon remportait la victoire parce qu'il rompait avec les traditions de métier et n'obéissait qu'à son génie. Cela, l'administration allemande ne l'a pas encore compris, et si la guerre de 1914 a vu s'accomplir quelques innovations heureuses, le mérite en revient non pas aux pouvoirs publics, comme d'aucuns le disent, mais aux particuliers qui ont su les éclairer et les entraîner à leur suite.

A l'idéal ancien du bon fonctionnaire il faut substituer une conception nouvelle des aptitudes administratives, pour laquelle la langue allemande

ne possède pas de vocable, et qui répondra mieux aux besoins de notre époque, un mélange d'audace et de décision, de scepticisme et d'optimisme que les natures simples ne comprennent pas, et qui a toujours rendu impopulaires pendant leur vie les grands maîtres de la politique. On pourrait l'appeler d'un mot « l'art des affaires », où le sens de « faire », de « créer » serait conservé. Il faut ensuite que l'accès des fonctions publiques soit ouvert à tous ceux qui en ont reçu et cultivé le don. La classe des nobles n'en sera pas exclue, mais comme elle est par ses coutumes et traditions celle où il est le plus rare, et qu'en fait l'Allemagne depuis Frédéric II n'a plus compté qu'un seul grand homme d'Etat, ils y seront admis non par le privilège de la naissance, mais d'après les preuves qu'ils auront données de leurs capacités. On verra disparaître les procédés qui permettaient à quelques fils de la bourgeoisie d'entrer dans les rangs de la caste dirigeante : être bien pensant, avoir de belles relations et de solides appuis dans les cours. Les recrues grossissaient un peu l'effectif de cette caste, mais n'en changeaient pas l'esprit, ni n'en augmentaient la valeur : car ils mettaient leur soin à copier avec affectation ses manières et ses jugements. Un large appel sera fait dans le peuple entier, et il n'est pas possible que l'Allemagne ne produise pas autant de ces hommes politiques utiles à leur pays que l'Angleterre qui n'en manque jamais, ou que la France qui, après une défaite terrible, a su « grâce à son art de la politique se relever, tandis que l'Allemagne per-

dait son hégémonie, refaire sa puissance militaire, acquérir trois empires coloniaux, conclure les alliances les plus fortes de toute l'Europe, alliances qui au rebours de deux des nôtres ont résisté à l'épreuve de la guerre ¹ ».

Il est capital, enfin, que la force de résistance de l'Etat allemand soit accrue. La journée du 4 août 1914 a révélé la superbe puissance d'un peuple se mettant tout entier au service d'une cause pleinement nationale. Mais les mœurs politiques de l'Allemagne étaient telles que d'aucuns ont été surpris de cet élan unanime, qu'ils n'auraient pas cru possible. L'habitude était de tenir toute une moitié du peuple à l'écart des affaires publiques, en ne lui laissant que le droit piteux de la critique dans les réunions publiques, et de la considérer comme une classe inférieure que l'école et l'église avaient pour mission d'améliorer. Aussi ce peuple se contentait-il d'obéir, de bon ou de mauvais gré, et de rechercher dans des satisfactions matérielles ou vaniteuses des compensations à cette demi-servitude. Mais cette division est une cause de moindre résistance. Le peuple allemand n'est pas fait pour vivre dans un Etat qui ne lui appartienne pas en propre, et ne peut apporter toute son âme à défendre des institutions qui sont les privilèges de quelques-uns. Trop nombreux étaient ceux qui, se sentant exclus de la direction, ne travaillaient qu'avec mollesse à l'œuvre qui aurait dû être commune. Il faut que cet antagonisme s'efface afin que la nation alle-

1. *D.* III, 331.

mande constitue un organisme vivant, complet et fort. Elle offrira ainsi à la monarchie des assises plus larges et plus solides, et, portée par un sentiment intime de solidarité et de responsabilité, soutiendra avec bonheur la concurrence vitale.

*
* *

A mesure que la guerre se prolonge, la nécessité d'une rénovation apparaît plus urgente que jamais, et une lumière nouvelle tombe sur bien des faits incompris ou mal interprétés. Les trois brochures de Walther Rathenau parues pendant les derniers mois de la guerre contiennent des critiques plus précises — tout en portant sur les mêmes points — de l'état de choses ancien, et des appels plus pressants aux artisans de la réorganisation future.

Voici, dans *Actualités*, un chapitre sur « la véritable cause des fautes politiques ». Le peuple allemand devine bien que vingt-cinq années de mauvaise politique ont compromis l'œuvre que la génération précédente avait édifiée par les armes et les alliances. Il accuse ses diplomates, et réclame à grands cris leur remplacement. Mais il ne voit pas que le mal est beaucoup plus profond. C'est de l'instabilité de ses dirigeants que souffre la vie publique allemande. Seul Bismarck fut intangible et inamovible jusqu'à la veille même de sa chute, et put dédaigner la politique au jour le jour pour s'attacher à la réalisation de grands desseins. Mais s'il revenait aujourd'hui ? En quelques mois il serait renversé. Comme les autres il s'userait à se

débattre dans les entraves qui paralysent les efforts de ceux qui ont la charge passagère du pouvoir : le monarque et son entourage puissant et irresponsable ; les souverains confédérés ; le Conseil fédéral ; le Reichstag, organe démocratique en friction constante avec l'autocratie qui ne le tolère qu'à contre-cœur ; les autres ministres choisis par le souverain, et avec qui l'on n'est lié que par une même tendance vers un idéal conservateur ; le chancelier, ce malheureux dans une malheureuse posture, qui au lieu de pouvoir aider, ne peut, dans l'impuissance de sa splendeur, que se réfugier dans un scepticisme ironique, une résignation chagrine, ou une parfaite incompréhension des événements ; la lutte avec les fonctionnaires mêmes du ministère, rompus aux roueries de l'administration, pratiquement inamovibles, et exerçant en fait un gouvernement anonyme ; l'influence occulte des parlementaires plus grande en Allemagne que dans tous les autres pays, y compris l'Italie, et qui se manifeste par des récriminations, des interventions et souvent des missions officieuses ; la presse, qui est faite de telle sorte que le ministre se trouve vis-à-vis d'elle dans la situation d'un jeune engagé volontaire devant un vieux brisquard d'adjudant, bourru et incorruptible, qui peut à la rigueur supporter des amabilités mais n'en fait jamais ; le népotisme, reconnu et imposé partout ; enfin les réclamations impérieuses de représentants puissants d'intérêts économiques contradictoires. En résumé, une quantité de freins, et pas un volant propulseur, « quatre-vingt-dix-neuf veto, et pas un jubeo ».

Sans l'appât des distinctions honorifiques ou l'attrait mystique qui accompagnent les hautes fonctions, on se demande comment des hommes pourraient les briguer. Quand la situation empirait trop, quels remèdes appliquait-on ? Toujours les mêmes : une société, un journal, un comité, une école, une subvention de l'Etat ou une souscription publique. Sincèrement, croit-on en Allemagne guérir ainsi, ou bien n'est-ce pas plutôt par cette rénovation de la vie politique dont Rathenau a exposé les grandes lignes ?

Et voici un autre chapitre qui traite « des élections et de la représentation nationale ». Le principe du Parlementarisme indispensable semble acquis. Les preuves de maturité que le peuple a données pendant la guerre ne permettent absolument plus de refuser à qui que ce soit la plénitude des droits politiques. Il n'est plus possible que les ennemis de l'Allemagne continuent à classer les nations d'Europe en deux catégories : celles qui dirigent leurs propres destinées, et celles qui demeurent en tutelle, et à la ranger avec raison dans cette seconde catégorie. Il importe que l'image du peuple dans sa représentation soit parfaite. « Si le corps de la nation présente des tares, il faut qu'elles se reproduisent aussi dans l'image, afin qu'elles soient apparentes et puissent être soignées ; une image naturelle avec ses défauts est préférable, et plus utile qu'une épreuve retouchée ou falsifiée. » Cette image ne sera pas complète si le droit de suffrage n'est pas accordé aux femmes. Le vote plural devra être écarté, car il n'est « qu'une démagogie par en haut ». Le système

parfois préconisé d'un Parlement professionnel est également à rejeter, car « un Parlement d'intérêts et de représentants directement intéressés s'userait en luttes intestines ; chaque parti serait à vendre au prix d'avantages momentanés ; les questions spirituelles et morales, d'humanité et d'avenir serviraient de valeur d'échange ; et finalement le dernier mot reviendrait au gouvernement qui manierait ce Parlement à sa guise, bien qu'il fût un instrument incommode et émoussé ». Il est essentiel, que grâce à un recrutement meilleur, les Parlements ne se composent plus de tant de médiocrités, dont la seule présence justifiait en grande partie l'indifférence du peuple à leur endroit : en ce sens, la réforme des Parlements presse plus que celle des gouvernements. Et cela sera vrai surtout des Chambres Hautes qui comprendront, « non des hommes représentant quelque chose, que ce soit des opinions, des intérêts, des professions, ou des traditions, mais des hommes capables, qui seront quelque chose et auront fait quelque chose... Il faut qu'une chambre qui exercera par attribution la haute surveillance administrative et législative soit distinguée, remarquable, juste et éprise d'humanité' ».

1. *Zeitliches*, p. 51-52. Les autres chapitres de la brochure traitent des « bénéfices de guerre », de « l'opinion », et des « garanties ». Pour des raisons à la fois fiscales et sociales, Walther Rathenau recommande l'adoption d'un impôt progressif, atteignant jusqu'à 90 % des bénéfices réalisés. Il soutient que la crainte de déprimer l'opinion publique a été fort maladroite en Allemagne : on a amolli et leurré l'opinion publique, ruinant ainsi la force de résistance morale, au lieu de l'entretenir par des déclarations franches. Il démontre, qu'étant donné les

Le temps n'est plus, diront certaines pages de *La nouvelle organisation économique* et de *l'Appel à la Jeunesse allemande*, où l'on pouvait calmer les inquiétudes en invoquant l'épouvantail des démocraties occidentales, ou en affirmant que le citoyen américain était plus bâillonné que le colon sibérien. Il s'agit bien de démocraties occidentales ou autres. La question est différente. De véritables démocraties, il n'en existe nulle part, si ce n'est pendant les courtes périodes de crise. Partout ce sont des hommes qui gouvernent. La seule question est de savoir « s'ils appartiennent constamment à une caste peu nombreuse, héréditaire, peu faite aux affaires, sont nommés sur la proposition secrète de cabinets civils et militaires, ou s'ils sont choisis parmi le peuple tout entier, si par conséquent le peuple se divise en une caste éternellement dominante et une caste éternellement dominée, et si cette division contribue à maintenir toute la série des privilèges, des coutumes et des prétentions d'une caste¹ ». Il convient aussi de ne plus opposer la démocratie — avant la guerre ce mot même était proscrit — et l'autocratie, comme si ce n'était pas « la confiance qui rend l'autocratie possible, et la démocratie qui rend la confiance possible² ». Point de ce « faux démocratisme de la méfiance et de la rancune, qui est l'accompagnement nécessaire de l'autocratisme

conditions actuelles de la guerre, les garanties dont il fut tant parlé en Allemagne sont d'ordre politique plutôt que militaire, et que le soin de les déterminer incombe moins aux généraux qu'aux hommes d'Etat.

1. W. V., 255.

2. *An Deutschlands Jugend*, p. 103.

de principe ; car sans lui il apparaîtrait comme un absolutisme avéré, ce que l'on ne veut pas. Seule, une structure foncièrement démocratique de l'État peut conférer aux créatures de sa puissance et de sa confiance une liberté d'action complète, sereine et autocratique, qui est la condition indispensable des grandes réalisations et d'une politique vigoureuse ¹ ».

Que disparaisse, enfin, cette servilité du caractère allemand que l'on ne retrouve chez aucun autre peuple civilisé. L'Allemand obéit sans s'inquiéter de savoir qui donne les ordres ni de quel droit. A toute minute on entend répéter ce mot de « subordination » qui est né du bas-latin, a acquis droit de cité en allemand, et qu'aucune autre nation n'emploie ainsi, en l'accompagnant d'un mouvement brutal où tout le corps se raidit d'une secousse. Partout retentit le ton particulier du commandement, sec et grinçant comme une crécelle. Et il y a des supérieurs partout. « Le père est le supérieur de l'enfant, le maître le supérieur de l'élève, l'agent de police le supérieur du public, le postier à son guichet le supérieur de l'acheteur de timbres, le militaire le supérieur du civil, et dans les colonies le blanc le supérieur de l'indigène, au grand dam de l'œuvre colonisatrice ². » S'il reste un peu d'esprit d'indépendance, il s'est réfugié dans la défense des intérêts particuliers, où il est sauvegardé avec une mesquinerie jalouse et déplorable.

1. *Zeitliches*, p. 13.

2. *An Deutschlands Jugend*, p. 118.

Non, de tels errements ne peuvent persister en présence du bouleversement actuel dont il faut bien comprendre toute la capitale signification. « Qu'est-ce donc que cette tourmente qui nous enveloppe ? Nous la nommons guerre, parce qu'elle revêt les apparences d'une guerre entre les peuples, et que les nations luttent désespérément et de façon tangible sur la terre, sur la mer, dans les airs et dans les flammes. Les générations futures le sauront : C'est à la révolution universelle que nous assistons, à l'éruption tumultueuse des couches profondes des laves souterraines, innombrables et enflammées de l'humanité. Cette révolution ne s'accomplit pas, comme l'annonçaient de vieux augures démodés, sous la forme désordonnée de foules en émeute, la fourche et la faux à la main ; une si faible secousse n'aurait pas suffi à soulever le monde hors de ses gonds. Eperdus et frénétiques sous l'effet des tensions intérieures, enivrés par les deux derniers spiritueux les plus raffinés de l'organisation ancienne, tout tremblants d'accès de nationalisme et d'impérialisme, les peuples se précipitent sur les peuples... Ils croient lutter pour la suprématie et pour leur existence, et livrent un combat dont personne ne comprend l'origine, et dont le but ne pourrait être reconnu qu'après des mois de recherches et d'approximations. En réalité, c'est l'organisation économique d'autrefois qui s'effondre dans les flammes, et le temps est proche où le soubassement ancien de l'organisation sociale s'embrasera... Lentement s'éteint l'incendie qui ne laissera renaître aucun peuple tel qu'il était... Innocente et

divinement ensoleillée, la nature continue à respirer selon les lois primordiales de ses jours et de ses nuits. Mais ceux qui reviennent après avoir échappé aux enfers de boue et de feu, aux abîmes de la mer, aux cieux brûlants et aux nuits glacées de la captivité, aux contrées meurtries, aux paradis illusoire, aux tortures de la conscience et de l'âme, aux douleurs maternelles et aux hôpitaux, à la haine et aux sacrifices, au vertige des fortunes hâtives, aux iniquités et à la foi, les morts et les vivants, les estropiés et les malades, ceux qui sont brisés, et ceux qui sont devenus plus forts : tous, tous, ils ont goûté aux fruits de l'arbre de science. Qu'ils s'entredéchirent dans des guerres civiles, qu'ils aient la volonté de s'unir, ou qu'ils se retrouvent en Dieu, ils ne sont plus ce qu'ils étaient ; leurs regards ont pénétré les profondeurs, et leurs yeux en conservent un sombre éclat... Un sentiment se fait jour : de tels événements ne peuvent plus être justifiés et expiés au moyen de bénéfices ou de sacrifices traditionnels. Cette planète, cette humanité ont trop profondément souffert, trop profondément vécu pour que quelques rectifications de frontières et de constitutions, des sommes d'argent, et des accroissements de puissance puissent racheter les âmes, honorer les morts et réconcilier les vivants. C'est uniquement des profondeurs de l'âme et de la conscience universelle que peut sortir le rachat, au nom de la justice et de la liberté, pour la purification de l'humanité et la gloire de Dieu ¹. »

1. W. V., 257-259.

Mais il n'est guère possible d'attendre de la génération actuelle un pareil effort, elle qui n'a point lieu de se louer de son œuvre passée, et qu'une telle tourmente a brisée. Sa tâche est remplie maintenant : à la génération qui vient de l'accomplir. Et Walther Rathenau adresse, quelques semaines avant la fin de la guerre, un ardent appel à la jeunesse allemande afin qu'elle accepte le dur devoir de se défaire de dangereux défauts, et d'instaurer l'ère nouvelle.

« Jeunes amis, c'est à vous de faire que les choses changent. Ne les prenez pas à la légère ! Notre humilité nuit à la dignité humaine. Nous avons besoin de prestance et de dignité... Qui de nous sait aujourd'hui que notre patrie est notre pays, l'Etat notre Etat, et que notre fidélité au roi est le libre consentement et l'hommage d'hommes libres ?... Ne nous le dissimulons pas : ce besoin de soumission est l'un des plus graves obstacles à notre progrès au dehors comme au dedans de nous-mêmes ; il est le défaut politique capital de notre peuple... C'est lui qui est notre adversaire dans ce combat pacifique auquel je vous convie, et dont je verrai peut-être le début, mais certainement pas la fin. C'est le combat pour l'âme de notre peuple, et son premier objectif sera : plus de dignité, de noblesse, et de seigneuriale fierté. Il y a sur cette terre une mission allemande. Ce n'est pas la mission du militarisme, ni de la « mécanisation », ni de la technique, bien qu'il ne faille point dédaigner ces efforts utilitaires, et c'est encore moins la mission de dominer le monde. Cette mission est celle qui a toujours existé et sera toujours :

une mission de spiritualité pure, incorruptible, inébranlable et inexorable... Ce n'est pas notre tâche que de fournir des garçons d'hôtel, des coiffeurs et des tailleurs à Londres et à New-York, mais de converser et d'agir fraternellement, en hommes libres sur un sol libre, avec les autres peuples, dans l'intérêt de l'esprit et de l'humanité, et non en vue d'un vil profit, de leur offrir ce que nous possédons et de recevoir d'eux ce dont nous avons besoin...

« Vous serez contrecarrés par la caste dominante, par les intéressés, les indolents et plus encore par ceux qui sont en mal d'originalité... Ne croyez pas que vous obtiendrez le moindre résultat sans peine. C'est autour de vous, en vous que débutera le combat. Vous n'affranchirez que si vous êtes libres, n'anoblirez qu'avec un cœur noble, ne pourrez juger que si vous êtes justes, récompenser que si vous êtes bons, et éveiller les âmes que si vous êtes croyants. N'écoutez pas les laudateurs du temps présent : ils louent ce qu'ils possèdent, ce qu'ils conservent, et ce qu'ils veulent encore acquérir... Ne croyez pas ceux qui sont paresseux et satisfaits d'eux-mêmes, et affirment qu'ailleurs les choses ne marchent pas mieux. Nous n'imitons pas les qualités des autres ; leurs défauts ne peuvent donc pas nous servir d'excuse. Il est bas d'appliquer à son propre idéal la mesure d'une réalité étrangère. Ne croyez pas les sages de cabinet, les savants livresques et impuissants qui vous disent que rien ne change, et qu'il n'y a pas d'évolution... Oui, notre époque manque de directeurs spirituels, nous donnant l'exemple. Si des pro-

phètes revenaient, on les accuserait d'ignorance et les obligerait à descendre, sous les huées, des chaires d'église ou d'école... J'ai le sentiment profond que vous prendrez de plein gré le chemin que nous ne suivons que contraints... Le flambeau passe dans vos mains, le flambeau qui éclaire et incendie, dévaste et sanctifie. Soyez bénis, et soyez une bénédiction pour notre peuple. Qu'il vous soit accordé d'être durs et impitoyables. Cela vous rendra assez forts pour résister à vous-mêmes et au tentateur. Cela vous causera des ennuis et des soucis, afin que vous ne prétendiez pas trop aisément au royaume céleste. Qu'il vous soit accordé d'être humbles avec fierté, de renoncer avec noblesse, et de commander en sachant servir. Cela vous abaissera et vous élèvera, vous enseignera à servir et à donner, afin que le monde reçoive de vos mains et se livre à vous. Qu'il vous soit accordé un esprit qui cherche, et un cœur infatigable, afin que vous traversiez vaillamment tous les doutes et toutes les ténèbres, et conquériez la paix aux âmes croyantes. Qu'il vous soit accordé un amour dévorant, qui jaillisse de vous comme une flamme, vous purifie vous-mêmes et tout ce pays des scories des temps présents et passés, et monte comme une flamme propitiatoire vers le trône de Dieu. Allez au combat pour l'âme de notre peuple ¹. »

1. *An Deutschlands Jugend*, p. 123-127.

Conclusion

Si l'on veut essayer de porter un jugement d'ensemble sur les théories et projets de Walther Rathenau, il paraît naturel de se demander ce qu'il en adviendra maintenant que la guerre s'est terminée par la défaite allemande.

L'attitude personnelle de Walther Rathenau pendant les derniers mois des hostilités a été singulière. Après avoir été l'organisateur de la résistance économique de l'Allemagne, après avoir travaillé en Suisse à son relèvement futur, il semble s'être retiré de la vie publique. Certes il ne cesse point de s'intéresser vivement aux événements et d'intervenir, avec l'autorité qu'il devait à son nom et à son passé, auprès des pouvoirs officiels. Mais ses avis ne reçoivent plus le même accueil ; le triomphe du mouvement militaire et pangermaniste l'inquiète et l'écarte des affaires. Il compte les fautes des dirigeants de l'Allemagne sans pouvoir les empêcher. Il prévoit la défaite. Son ami Albert Ballin, le directeur de la *Hamburg Amerika Linie*, qui s'est suicidé pour ne pas assister à la débâcle de son pays, pouvait lui écrire le 4 décembre 1917 : « Vous et moi, nous n'avons jamais été partisans de cette politique fatale de

guerre sous-marine à outrance... Vous et moi savons que les Américains sont probablement les plus grands idéalistes du monde entier. Ils ne seraient pas entrés dans la lice aux côtés de nos ennemis s'ils avaient eu le moindre doute sur la justice de leur cause... Il faut que nous battions l'Angleterre, dites-vous, coûte que coûte. Nous sommes d'accord. Je dis simplement ceci : que nous la battions ou qu'elle nous batte, les conséquences seront les mêmes : la ruine de notre commerce d'outre-mer s'il plaît à l'Angleterre... Vous ne croyez pas à l'affirmation stupide qu'après la guerre, les marchés britanniques de matières premières nous seront ouverts ¹. » Lorsque l'Allemagne, au début d'octobre 1918, fit son offre de paix, Walther Rathenau reprit publiquement la parole pour s'élever contre cette démarche. Il tenait cette offre pour prématurée et dangereuse. Au lieu de la simple faillite, c'était l'aveu de la banqueroute. Le devoir du gouvernement eût été de constituer sans délai un comité de défense nationale muni de pleins pouvoirs, et de proclamer la levée en masse ². Hélas, c'est l'armistice qu'il fallut conclure.

A dater de ce jour, Walther Rathenau multiplie les articles et interviews, où il revient sans trêve sur ces quelques idées : l'Allemagne est ruinée ; l'intérêt de l'Entente n'est pas de l'écraser et de la livrer ainsi à l'anarchie et au bolchevisme ; si l'on veut que la paix règne désormais

1. Cette lettre a été publiée dans la *Revue Hebdomadaire* du 26 octobre 1918.

2. *Vossische Zeitung* du 7 octobre 1918.

sur terre il ne faut pas juger et condamner avec haine, mais appliquer les principes wilsoniens de sereine impartialité et d'amour humain. A un correspondant du *New York Herald* il dira : « L'Allemagne est ruinée pour plusieurs générations... La disparition de l'Allemagne comme grande puissance est un malheur historique. » Il adresse une lettre ouverte au colonel House. « L'Allemagne est innocente, car sa volonté n'était pas libre.... Il nous manquait le sentiment intérieur de liberté... On nous menace d'anéantissement. Je ne fais pas appel à votre pitié, mais au sentiment de solidarité humaine... Wilson a prononcé ces mots dont nul pouvoir n'avait osé jusqu'ici faire une réalité : paix, réconciliation, justice et liberté pour tous. Dieu veuille que ses paroles deviennent une vérité ¹. » Il adresse un appel général *A tous ceux que n'aveugle pas la haine* : « Hommes de tous les peuples, réfléchissez ! Cette heure décidera non seulement de notre sort à nous Allemands, mais du nôtre et du vôtre, de notre sort à tous. Si elle se prononce contre nous, nous subirons notre destin et périrons sur cette terre. Vous n'entendrez pas nos plaintes. Et pourtant elles seront entendues là où jamais la plainte d'un cœur humain n'a retenti sans être écoutée ². » En février 1919 il confie à un journaliste français : « L'Allemagne est dans une situation épouvantable... Tout cela eût été évité si l'on nous avait écoutés... L'Entente croit à un endiguement pos-

1. *Vorwärts* du 6 décembre 1918.

2. *Zukunft* du 21-28 décembre 1918. Cet appel a été publié également par plusieurs organes des pays neutres.

sible du bolchevisme par la Pologne et par une Allemagne affaiblie. C'est une dangereuse illusion. Je crois que, seule, une solidarité agissante de toutes les nations contre le péril commun peut encore sauver le monde. » Et plaidant sa propre cause, il proteste qu'il n'est ni l'auteur, ni l'exécuteur du « plan Rathenau » pour ruiner la Belgique, et reconnaît la nécessité d'une réparation¹.

Est-ce bien là le Walther Rathenau qui dirigeait avec une maîtrise incontestable et assez arrogante l'immense A. E. G. ? celui qui, le 9 août 1914, fondait allègrement l'*Office de guerre des matières premières* ? Sa carrière est-elle finie, et n'avons-nous plus besoin de redouter cet industriel de talent ? En toute impartialité il ne paraît pas possible, après avoir étudié toute son œuvre, de douter de la sincérité de ses appels à la solidarité humaine. N'avait-il pas écrit, dès ses débuts, pour prophétiser la venue du royaume de l'âme ? Mais il faudra toujours lui demander : pourquoi avez-vous parlé publiquement en décembre 1918 alors que vos efforts prennent l'apparence d'une tentative attendrissante pour sauver l'Allemagne de la ruine totale, et non en juillet 1914 où votre intervention pacificatrice, si elle n'avait pas suspendu la guerre, eût du moins consacré par un acte vos enseignements idéalistes ?

Il n'y a pas davantage de raison de mettre en doute les démarches de Walther Rathenau contre la guerre sous-marine, car il était, en effet, trop

1. *Le Matin* du 12 février 1919 W. Rathenau avait déjà présenté sa défense dans un article de la *Neue Zürcher Zeitung* du 29 janvier 1919.

averti et trop clairvoyant pour n'en pas prévoir les dangers. Mais un journal belge a pu réclamer qu'il soit extradé et livré à la Belgique pour être traduit devant la justice ¹, et bien que le ministre Erzberger ait officiellement accusé le maître de forges westphalien Hugo Stinnes d'être un des auteurs principaux du pillage de la Belgique, et des déportations d'ouvriers belges ², sa culpabilité peut être discutée, car il est difficile d'admettre qu'il invoque pour sa défense le désir de remplir son devoir envers sa patrie. On ne saurait non plus justifier son activité souterraine en Suisse : le but était de maintenir par n'importe quel moyen la suprématie économique de l'Allemagne. De même, un passage du *Nouveau régime économique* ne laisse pas d'être inquiétant. Walther Rathenau reconnaît que l'Allemagne après la guerre sera privée de matières premières, et pourtant il affirme qu'elle devra doubler sa production industrielle. Les économies suffiraient-elles à obtenir ce résultat, ou bien ne faut-il pas sous-entendre qu'en 1917 Walther Rathenau croyait à la possibilité d'une paix favorable à l'Allemagne, et se proposait de conseiller que ses délégués fassent d'un abondant ravitaillement en matières premières la condition *sine qua non* de la paix ? Un pareil concurrent demeurera toujours redoutable. Il est

1. *Belgisch Dagblad* du 21-22 décembre 1918.

2. Séance du 18 février 1919 de l'Assemblée nationale de Weimar. Faut-il néanmoins voir dans ces accusations la raison pour laquelle Walther Rathenau n'a pas fait partie de la délégation allemande à la Conférence de la paix, contrairement à ce qui avait été d'abord décidé ?

momentanément éloigné des affaires publiques. Mais, à l'âge de cinquante-deux ans, son rôle n'est sans doute pas terminé. Lui-même déclare qu'il ne se suicidera pas comme son ami Ballin, mais partagera en silence la misère qui attend ses compatriotes, encore inconscients, dit-il, de leur malheur ¹. Il ne semble pas risqué d'ajouter qu'il s'efforcera de la soulager. La prudence veut donc qu'on le connaisse et se tienne sur ses gardes.

Il serait peut-être prématuré aussi d'imaginer que la défaite allemande a sonné le glas de ses vastes projets. Bien sûr, on ne pourra plus retenir un sourire à la lecture de plus d'une de ses prédictions, ou de ses solennelles prévisions. Que devient le bilan de l'Allemagne déjà si déficitaire quand on escomptait une demi-victoire ? A quel chiffre s'élèveront les dettes ? Ne croyez-vous pas que quelques nouvelles mesures d'économie et de restriction seraient utiles ? Quant à la révolution allemande, vous l'annoncez assurément, mais sans descente dans la rue de foules armées de faux et de fourches. A part ce fait qu'on n'a pas employé les faux et les fourches, mais les grenades et les mitrailleuses plus modernes, il semble bien qu'elle se déroule suivant les méthodes coutumières, avec émeutes, batailles et assassinats. Alors quand parlera-t-on de réorganisation sociale, ou même d'organisation tout court ? Au retour du front, les régiments se sont débandés, liquéfiés d'eux-mêmes, jetant à travers

1. Dans l'*Appel à tous ceux que n'aveugle pas la haine*.

tout le pays des milliers de sans-travail. Les mineurs et des masses d'autres ouvriers font grève. Plus de transports, plus de ravitaillement. Au lieu d'une activité salubre et d'un bien-être croissant pour tous, voici, selon les propres paroles de Walther Rathenau, quel avenir attend l'Allemagne. « Celui qui dans vingt ans visitera ce pays qu'il a connu comme l'un des plus florissants du monde, s'effondrera sous le poids de la honte et du chagrin. Les grandes villes de l'antiquité, Babylone, Ninive, Thèbes étaient construites en molle argile : la nature les fit tomber en ruines et nivela le sol au-dessus d'elles. Les villes allemandes, si on tue notre force vitale, n'apparaîtront pas comme des ruines, mais comme des champs de pierres à demi déserts, habités encore par de lamentables êtres humains. Quelques quartiers assez animés, mais plus aucun éclat ni aucune joie. Des passants fatigués se traîneront sur les pavés de bois pourris. Des tavernes seront éclairées. Les grand'routes seront défoncées, les forêts abattues, et les champs couverts d'une maigre moisson. Les ports, les voies ferrées, les canaux ne seront plus entretenus, et partout se dresseront de grands monuments délabrés, tristes témoins de la splendeur passée ¹. » Où sont donc les prophéties d'antan ?

Avant de nous prononcer, attendons la fin de l'aventure. Si les partisans de l'ordre triomphent en Allemagne, où ils demeurent très nombreux malgré tout, pourquoi les projets de Walther

1. *Ibidem.*

Rathenau seraient-ils à jamais abandonnés ? L'addition sera plus lourde assurément. Est-ce à dire que le dernier tableau n'est pas volontairement poussé trop au noir ? L'effort de relèvement devra être plus considérable ; il ne sera pas impossible. L'agitation est sanglante, contre l'attente de Rathenau. Mais n'avait-il pas reconnu que la catastrophe mondiale était provoquée par le désordre économique et moral, et que la ruée militaire était moins une guerre qu'une formidable révolution ? Ses opinions sont démenties d'un côté, mais étrangement confirmées d'un autre par les événements.

D'ailleurs les théories de Walther Rathenau demeurent si conformes à la tradition allemande ! Cette sage monarchie qu'il veut fidèlement maintenir, n'est-ce pas celle dont rêvaient la presque totalité des Allemands avant le mois de novembre 1918, une monarchie héréditaire dont le titulaire serait au-dessus des appétits et passions du jour, et s'appuierait avec confiance non pas sur une caste égoïste mais sur la nation tout entière, représentée par un Parlement non moins sage ? Cet idéal était né lors du glorieux mouvement libérateur de 1807 où la crainte de Napoléon I^{er} fit la sagesse des rois et des peuples, et scella momentanément leur union. Depuis lors, les sujets des princes allemands, cruellement déçus par la réaction, attendaient en vain qu'il fût à nouveau réalisé. Mais ils ne se lassaient pas, et Guillaume II avait compris comment il fallait parler aux foules enthousiastes du début d'août 1914, lorsque son manifeste à son peuple proclamait qu'il ne « con-

naissait plus de partis mais rien que des Allemands ».

De même, la notion de « l'Etat national » et de sa mission a occupé l'Allemagne durant tout le XIX^e siècle. Ses poètes et ses philosophes romantiques rompirent avec la notion rationaliste de l'Etat, simple association d'intérêts, fondée sur un contrat social, et organisée selon les lois de la raison. Pour eux, l'Etat était un groupement non artificiel mais organique, ne pouvant s'expliquer que par ses origines historiques, ne pouvant être modifié que dans le sens de l'évolution historique, et constituant une unité infiniment supérieure aux divers individus qui le composaient. L'Etat est « une individualité mystique » disait Novalis; Hegel voyait en lui « réalisation de l'idée morale », et Adam Müller écrivait : « L'Etat est la totalité des affaires humaines... la fusion intime de tous les besoins physiques et spirituels, de toute la richesse matérielle et spirituelle, de toute la vie intérieure et extérieure d'une nation en un grand tout, organique, doué d'une énergie et d'une vitalité infinies. » En face de ce grand tout que pèse l'individu ? Il n'est qu'un maillon de l'énorme chaîne, une cellule de cet organisme. Il n'a sans lui ni signification ni existence. « La notion de l'homme n'est pas celle d'un être isolé, car cette notion est inconcevable, mais celle d'une espèce », pense Fichte, et Adam Müller déclare : « L'homme est inconcevable en dehors de l'Etat et autrement que dans l'Etat. » De là le rôle primordial qui revient à l'Etat. Il ne peut plus, ainsi qu'au XVIII^e siècle, être tenu pour un simple moyen

d'assurer aux paisibles habitants la sécurité au dedans comme au dehors des frontières. Il est une fin en soi. En toute occasion il doit à ses membres aide et assistance, comme eux lui doivent le respect et la soumission. Friedrich List montre comment cet Etat, en utilisant toutes les ressources nationales, en se défendant contre l'intrusion des produits étrangers, peut développer splendidement son agriculture, son commerce et son industrie. Vers le milieu du XIX^e siècle, les promoteurs du socialisme d'Etat, les Rodbertus et Lassalle, puis les Adolphe Wagner et Gustav Schmoller adjoignent aux missions de l'Etat celle d'être l'éducateur suprême de la nation. L'économie politique sera une science exacte parce qu'elle cherchera à résoudre les problèmes qui lui sont posés par une minutieuse étude des faits économiques et sociaux; elle sera en même temps une éthique, car les buts vers lesquels doit tendre la vie sociale ne peuvent être fixés indépendamment de ceux que poursuit la vie morale. En ce sens « l'Etat est le plus grandiose institut d'éducation morale de l'humanité ». On doit enseigner en particulier que l'égoïsme des intérêts individuels est condamnable, que tout individu a des devoirs envers la société et l'Etat, et doit être prêt à consentir les sacrifices que celui-ci lui demandera. L'Etat a le devoir de prendre toute initiative en vue d'améliorer le sort des classes ouvrières, d'éclairer les classes possédantes sur le danger de leur égoïsme à courte vue, et d'organiser une gradation des classes sociales telle que le passage soit facile d'un échelon au

suivant. Toutes ces idées n'ont cessé, pendant le XIX^e siècle, de vivre dans les cerveaux allemands, et le socialisme marxiste en est imbu. Ce sont elles qui inspirent encore Walther Rathenau, son État national conçu comme une « organocratie », son État détenteur d'une autorité absolue, perpétuel régulateur des affaires privées, et source des meilleures vertus morales.

Et faut-il s'étonner, dès lors, si son esprit, loin d'avoir été englouti dans le naufrage de l'Allemagne impériale, semble animer toujours ceux qui, au milieu de la tempête, essaient de légiférer ? Dès le 21 novembre 1918 un radio du service de propagande allemande annonçait qu'une commission de huit membres¹ venait d'être instituée pour préparer la socialisation des principales sources naturelles de richesses. Un autre radio du 27 janvier 1919 disait : « L'Office d'Économie politique a mis au point un projet de loi tendant à régler l'économie future de l'Allemagne, en l'adaptant à des formules nouvelles. Il s'agit, en l'occurrence, d'organiser d'une façon uniforme et de tirer le meilleur parti possible de toutes les sources d'énergie dont dispose l'Allemagne. » Le projet a été publié, et dans l'exposé des motifs on relève ces phrases : « Il s'agit de supprimer la libre concurrence contraire au bon rendement économique, d'abolir le commerce des intermédiaires et l'éparpillement des affaires dans toutes les branches d'industrie, grâce à un fusionnement croissant qui éliminerait toutes les pertes sus-

1. MM. Ballod, E. Francke, Lederer, Vogelstein, R. Hilferding, Kautsky, H. Cunow, O. Hué.

ceptibles d'être évitées, enfin d'organiser le travail de telle sorte que tous unissent leurs efforts au lieu de s'ignorer mutuellement ou de travailler l'un contre l'autre. » Ou encore : « les richesses appartenant à la collectivité ne doivent plus être abandonnées sans condition au bon plaisir des particuliers, mais être rendues à la nation et administrées par la collectivité ». Il reste entendu que « l'attrait d'un profit raisonnable » doit subsister, et contribuer, comme facteur essentiel, à l'essor de toute entreprise.

Les trois premiers articles sont ainsi libellés : *Article 1^{er}*. Tout Allemand doit utiliser ses forces intellectuelles et physiques comme le demande le bien de la collectivité. La force du travail, bien supérieur appartenant à la nation, est placée sous la protection de l'Empire. Tout Allemand qui ne trouverait pas l'occasion de travailler verra son existence assurée d'après les règles fixées par les lois spéciales de l'Empire, aux frais du Trésor public. *Article 2*. Il appartient à l'Etat de transmettre à la collectivité économique allemande les entreprises économiques et leurs valeurs, en particulier les richesses du sol et les forces naturelles, comme aussi de régler la production et la répartition des biens économiques en faveur de l'Empire, des Etats particuliers, des communes et des groupements de communes. *Article 3*. Tout ce qui concerne l'économie générale allemande sera dirigé par des organes administratifs distincts et indépendants, sous le contrôle de l'Empire¹. » Accordons que Walther Rathenau n'eût

1. Séances du début de mars 1919. A l'Assemblée de Wei-

pas proposé ni approuvé l'indemnité de chômage. Admettons que de telles idées aient été depuis longtemps familières aux social-démocrates, et que cette socialisation des sources d'énergie, des mines, du charbon, de l'électricité, de la potasse, etc., soit votée à cette heure sous la pression des groupes les plus avancés. Il n'en reste pas moins vrai que de tels principes et de telles mesures répondent exactement à certaines théories du grand industriel bourgeois, dont les socialistes n'auront pas été mécontents de recevoir l'appui. Des milliers d'exemplaires de ses ouvrages ont été lus pendant la guerre¹, et si les

mar, le ministre de l'Économie nationale Wissel a défendu le projet dans ces termes : « Il ne s'agit pas de créer pour tous les citoyens une obligation de travailler dans le sens où l'entendait la loi sur le service obligatoire, mais de proclamer le principe du devoir de travailler, impliquant un programme dont nous nous inspirerons à l'avenir dans notre législation ouvrière. En reconnaissant que le travail constitue la valeur économique la plus élevée, l'État contracte le droit de le protéger spécialement. L'obligation au travail est un corollaire du droit au travail. Il s'agit d'une organisation pratique. Cette organisation revêtira des formes différentes dans les différentes branches d'industrie. Il n'est pas question d'adopter un modèle uniforme. Pas d'étatisation, mais autonomie pour chaque branche d'industrie. L'État doit laisser la direction technique et commerciale d'une industrie à des groupes économiquement intéressés, et qui en comprennent mieux les besoins.

« Il s'agit tout d'abord de socialiser la branche la plus importante de l'activité économique allemande, c'est-à-dire la production d'énergie. Nous sommes menacés de voir s'épuiser les sources d'énergie déjà peu nombreuses. Il est donc de l'intérêt de la collectivité d'en assurer la meilleure répartition et la plus avantageuse utilisation. »

1. A la fin de 1918, abstraction faite de l'édition en cinq volumes, ses ouvrages avaient atteint :

Zur Kritik der Zeit

15 éditions

Zur Mechanik des Geistes

9 —

troubles s'apaisent, il n'est pas impossible que son plan de réorganisation économique se trouve en partie réalisé.

Aussi bien, un des axiomes favoris de Walther Rathenau demeure-t-il vrai : les bouleversements moraux et économiques produits par cette guerre sont tels que les peuples ne pourront, ni ne voudront se contenter de petites concessions et de réformes partielles. Il sera difficile, cette fois, d'éluder les grands problèmes dont on différerait sans cesse l'examen. Il faudra, dans un esprit nouveau, tenter une réorganisation d'ensemble. L'embaras sera sérieux. Pourra-t-on, dès lors, ne point examiner les solutions proposées par lui, ne pas chercher à découvrir en quoi consiste leur intérêt, et en quoi elles seraient utilisables ?

Que son programme suscite des hésitations et des protestations, Walther Rathenau n'en doute pas, et répond d'avance à certaines d'entre elles qu'il attend. Ses vues ne se confondent pas avec d'autres théories déjà connues, comme on le lui reprochera. Du socialisme marxiste il se sépare par sa conception du capital, de l'affranchissement spirituel de la classe ouvrière, et par son relatif respect de l'individualisme. Il ne verse pas dans l'étatisme pur. L'intervention de l'Etat, telle qu'il la prône, n'équivaut pas à une mainmise. L'Etat n'exploite ni ne réglemeute lui-même : il confère

<i>Von kommenden Dingen</i>	65	éditions
<i>Deutschlands Rohstoffversorgung</i>	39	—
<i>Probleme der Friedenswirtschaft</i>	25	—
<i>Streitschrift vom Glauben</i>	11	—
<i>Vom Aktienwesen</i>	20	—
<i>Die neue Wirtschaft</i>	40	—

des pouvoirs à des hommes de chaque métier, qui conservent toute initiative, et sous son contrôle, administrent les entreprises au mieux des intérêts de tous. Ses syndicats et fédérations diffèrent essentiellement des trusts actuels, dont le monopole de fait ne profite qu'à un petit groupe d'individus ou même à un seul. Loin de ressembler aux guildes et corporations moyenâgeuses, les syndicats nouveaux « s'en distingueront autant que l'Empire fédéral allemand se distingue du conglomérat de petits Etats qu'il était autrefois ; ils ne seront ni des associations constituées pour la protection d'intérêts particuliers, ni des groupements corporatifs despotiques d'artisans isolés ou de petits patrons, mais des associations de production dont tous les éléments se commandent les uns les autres, formant chacune un tout vivant, doué d'organes de perception, de jugement, de force et de volonté, et qui sont en un mot des organismes et non de simples associations ¹ ».

Walther Rathenau tient pour irrecevables les formules toutes faites de la nécessité de la libre concurrence et de l'incapacité industrielle de l'Etat qu'on lui opposera. Il est exact que la concurrence fait éclore des qualités d'énergie et d'invention, mais elle engendre aussi la ruse, la malice et la hâblerie. Le dogme de son utilité a subi une profonde atteinte lorsqu'on a vu les grandes sociétés anonymes modernes tenir et grandir grâce surtout au travail d'employés salariés, se dévouant par devoir et non par amour du luxe ou par am-

1. W. V, 235.

bition. En fait, « il n'est pas vrai que la compétition effrénée nous rende forts ¹ ». Le savant, le calculateur, l'organisateur à l'atelier ou dans le cabinet de travail n'en ressentent pas les effets, et pourtant leur labeur est fécond. Dans l'activité économique les capacités et les bonnes volontés ne manquent pas ; elles remplissent leur mission même en dehors de toute contrainte. N'allons pas prendre pour étalon de la force économique la rivalité de quelques firmes dans un petit coin du monde commercial. Si deux fabricants de pilules luttent par la réclame, et les commis voyageurs pour arriver à vendre tantôt plus, tantôt moins l'un que l'autre, « les pilules n'en sont pas meilleures, les hommes mieux portants et l'organisation économique allemande plus robuste ». Ils auraient mieux fait de s'entendre, et de ne pas livrer sur notre dos ce tournoi commercial. Les chimistes allemands étaient plus avisés : ils s'accordaient, et occupaient la première place sur le marché mondial.

Quant à l'incapacité de l'Etat, elle a été attestée une fois de plus, dit-on, par les tristes expériences du ravitaillement et de l'alimentation en temps de guerre. Mais, tout en déplorant les erreurs commises, ne faut-il pas admirer au contraire qu'une organisation improvisée avec un personnel et des moyens restreints ait donné les résultats globaux que l'on connaît ? Dans l'avenir pourquoi l'Etat ne réussirait-il pas mieux ? Le cadre des fonctionnaires moyens ne le cède pas en

1. W. V, 248.

intelligence à l'ensemble des commerçants. Ils étaient paralysés par l'amas des règlements, l'atmosphère féodale et le faux parlementarisme. Si le peuple allemand veut prendre lui-même la direction et la responsabilité de ses destinées qu'il abandonnait à des classes et à des intérêts privilégiés, ces entraves leur seront enlevées. En dernière analyse, cette défiance envers l'Etat, dont le moindre contact contaminerait toute entreprise, n'est qu'une défiance envers nous-mêmes, comme si les traditions d'égoïsme et d'indifférence pour la chose publique étaient immuables. Notre jugement sur l'organisation économique peut se modifier, et l'urgence de la considérer comme une affaire de la collectivité étant admise, pourquoi l'intervention de l'Etat serait-elle funeste¹ ?

Ceci pose une question plus générale sur laquelle Walther Rathenau s'est également expliqué. Que vaut le grand espoir en une régénération morale des hommes ? N'est-ce point une utopie que d'attendre une amélioration de la nature humaine ? Certes oui, si l'on entend par là que l'engeance des méchants disparaîtra de cette terre. Mais là n'est pas la question. Si notre regard exercé sait faire le départ entre les bons et les mauvais, ces derniers se verront de plus en plus mis au ban de la société. Et il ne s'agit nullement de l'amélioration de la nature humaine, mais de la mentalité qui domine la société actuelle, et qui, elle, est susceptible de changer. Nous pouvons être demeurés cruels, corruptibles, serviles ; n'empêche que

1. W. V, 249-250.

nous n'admettons plus la torture, les procès de sorcières, les lazarets d'incurables, ni les tabatières bourrées de sequins d'or glissées dans la main des diplomates ou des juges, et que nos soldats et paysans ne tolèrent plus d'être menés à la cravache. Une époque peut donc venir où l'injuste et vicieux esprit de la mécanisation soit proscrit à son tour.

Mais ce ne sont pas là les seules objections que provoquent les théories de Walther Rathenau. D'autres seraient même plus graves si l'on en juge par ses variations, ou son imprécision sur les points qu'elles visent.

Quand se produira la transformation annoncée ? A de certains moments il semblait qu'elle fût en cours d'exécution : déjà esquissée dans l'ordre économique actuel, elle n'aurait besoin que d'un effort relativement faible et de brève durée pour s'achever ; dans le domaine politique, l'Etat national pourrait être réalisé « sans qu'on modifiât même une seule ligne du droit écrit — y compris le droit constitutionnel prussien ¹ ». A d'autres moments, au contraire, l'échéance est reportée à une date non fixée, mais infiniment lointaine. L'œuvre à accomplir est incommensurable : tout l'univers est sorti de ses gonds, et nulle main ne paraît assez puissante pour le remettre en place. Les yeux des foules viennent juste d'être dessillés, et c'est à peine si quelques individualités supérieures ont aperçu le chemin qu'il faudra prendre. Des réformes si importantes n'iront pas sans difficultés,

1. D. III, 313.

car les incrédules, par infirmité intellectuelle ou par intérêt sont encore trop nombreux. D'ailleurs les évolutions de la nature comme de l'esprit sont lentes. Le grain est semé, mais jusqu'à ce que la récolte se fasse, il faut que « s'écoulé le temps nécessaire à toute moisson naturelle ou spirituelle pour lever et mûrir ¹ ». Nous voilà bien fixés !

Et comment se produira cette transformation ? Un moyen a déjà été indiqué : l'exclusion progressive des êtres pervers. Mais le don de les dévoiler n'est encore accordé qu'à peu d'hommes. Pourra-t-il aisément se généraliser ? Et dans ce cas pourra-t-il toujours nous être d'un grand secours ? Il servira sans doute à choisir ses amis et ses relations dans la vie privée, ou même à choisir les plus capables et les plus dignes dans une entreprise à personnel restreint ; il est moins sûr qu'il puisse de longtemps être pratiquement pris comme criterium dans le cas où, pour tel emploi, on recherche telles qualités déterminées, ou inversement guider le choix des masses. D'un autre côté, l'histoire nous montre, pense Walther Rathenau, que les grands changements dans la mentalité humaine ont été consécutifs à de grandes crises politiques et sociales : les invasions germaniques, le soulèvement des masses à l'entrée des temps modernes par exemple. La guerre mondiale sera sans doute une catastrophe de ce genre. Mais, avant 1914, il ne croyait pas nécessaire de compter sur le retour, impossible d'ailleurs, d'événements pareils pour amener la fin de la mécani-

1. W. V, 230.

sation¹. Le moyen sur lequel il fonde son plus grand espoir, c'est la puissance des idées mêmes, et l'influence exercée par l'élite dont elles sont aujourd'hui l'apanage, avant de devenir bientôt la propriété de tous. De quelques foyers jailliront les rayons qui peu à peu guériront l'humanité. Mais à cette élite pourquoi est-il conseillé de ne pas agir pour accélérer l'allure de l'évolution, sous le prétexte qu'une horloge n'a pas marché plus vite parce qu'on a fait tourner ses aiguilles, et que leur heure sera venue quand les foules auront compris ? Mais surtout, comment s'expliquer qu'à un autre moment ce soient ces foules, et même les moins cultivées des profondeurs de la Russie, qui soient désignées comme les initiatrices futures du règne de l'âme ? Nous voilà bien renseignés !

Toute une partie de l'œuvre de Walther Rathenau encourt les reproches que l'on fait aux théories mystiques. Philosophe et savant, il semble avoir été frappé, comme maint esprit moderne, des défaillances de l'entendement. Il voudrait trouver un mode de la connaissance autre que les deux modes de Spinoza. Écoutant Schopenhauer, il suit le courant anti-intellectuel. Ses connaissances les meilleures et les plus sûres c'est à l'intuition qu'il les devra. Il proclamera les vérités qu'elle lui aura révélées, et leur force de persuasion sera invincible, et d'une évidence plus puissante qu'une démonstration intellectuelle. « Les assertions que Platon, Jésus-Christ et saint Paul

1. *M.* II, 335.

ont avancées sans aucune preuve, n'importe quel chicaneur peut les réfuter, et pourtant elles sont immortelles ; et chacune d'elles 'a plus de vie véritable, et a trouvé plus de croyants qu'aucune théorie physique, historique ou sociale ¹. » L'on ne saurait, en effet, -dénier parfois un accent de conviction aux paroles de Walther Rathenau. Mais est-il si certain de la communiquer aux autres? Puisque les doctrines du Christ, il nous le dit lui-même, commencent à peine à être comprises de nos jours, et sont encore fort loin d'être suivies, ses propres théories morales ne seront-elles pas longtemps encore méconnues, et inappliquées? Et si ces convictions importent plus que les institutions, pourquoi donner un plan si détaillé du régime économique futur ?

Dans ce plan, le postulat fondamental est celui de la toute-puissance de l'organisation. Walther Rathenau professerait volontiers, comme le physiologiste Ostwald, et comme tous ses compatriotes, qu'il revient aux Allemands le mérite « d'avoir découvert le facteur de l'organisation » et qu'ils devaient leur fortune au jeu de ce facteur. En tout cas, les troubles et désordres économiques seront guéris par l'application d'une organisation aussi parfaite que possible. Et lui-même connaît un modèle d'organisation presque parfaite : c'est l'*Allgemeine Elektrizitäts Gesellschaft* fondée par son père Emil Rathenau, développée par lui, et fonctionnant de façon impeccable selon les principes de l'économie des forces et des ressources,

1. D. III, 60-61.

de la division du travail, et de la fabrication en masse et en série. Mais, on peut aussi se demander si l'organisation est le seul remède propice, et si son emploi ne peut pas dégénérer en abus. Le tempérament français, en particulier, s'accommode mal d'une telle contrainte. L'expérience a montré, d'ailleurs, que ses réactions improvisées pouvaient déjouer les calculs les plus soigneux. « La belle affaire d'être le maître en prévoyance, en méthode, en ordre, si je pense plus vite que toi, et trouve en un éclair le but où l'idée fixe que tu ruminais lentement, tandis que je m'en allais distrait et distant par la vie, ne t'a pas conduit ¹ ? » D'un autre côté, l'essor de l'*Allgemeine Elektrizitäts Gesellschaft* ne prouve pas nécessairement que ses principes conservent leur excellence s'ils sont appliqués sur une échelle infiniment plus étendue. Ce qui fait la fortune d'une entreprise limitée, dans des conditions données, peut ne pas convenir à l'ensemble de la vie économique. Il n'est pas sûr que le monde serait sauvé s'il était transformé en une colossale A. E. G.

S'y prêterait-il d'ailleurs ? Pour faire accepter les *Offices de guerre*, Walther Rathenau le reconnaît lui-même, la guerre et l'autorité indiscutée alors du gouvernement, ont aplani bien des difficultés ². L'obéissance serait-elle aussi prompte

1. Elie Faure. *La Sainte Face*. Paris 1918, p. 114. Cf. p. 76 : « L'Allemagne a mis quarante années à penser la victoire de Charleroi, la France une semaine à vivre celle de la Marne sans y penser. » Cf. aussi toute la page 70 sur « l'insuffisance et la pauvreté de l'invention » que peut dénoncer le goût de l'organisation.

2. R. IV, 28.

aujourd'hui ? Si les admirateurs de Rathenau sont légion en Allemagne, ses détracteurs y sont nombreux aussi, et ardents. Se lèvent contre lui tous ceux dont il lèse les intérêts ou qu'il menace même de disparition : armateurs et industriels, banquiers et négociants en gros, commis voyageurs et petits commerçants. Le plan les ignore ou les réduit à la portion congrue. Ils se voient ruinés, qui par la concentration industrielle, qui par la stricte surveillance des importations, qui par la réglementation de la vente. Ils s'écrient : c'est la fin des classes moyennes qui, de votre propre aveu cependant, ont contribué pour une large part à la grandeur de l'Allemagne. Avec toute leur énergie ils s'arc-boutent contre cette force qui veut les précipiter dans le prolétariat ou le fonctionnarisme. Qu'aura-t-on gagné quand la nation se composera de quelques hauts directeurs et d'innombrables équipes d'employés subalternes ? Bien des hommages au directoire qui est à la tête de l'A. E. G., à ces hommes éminents et laborieux, désintéressés, dévoués corps et âme à leur entreprise. N'empêche qu'en mainte circonstance les petits ou grands patrons d'affaires non anonymes font montre de qualités toutes pareilles. N'empêche aussi que, pour courir des risques, suivre les fluctuations des marchés, bondir sur les innovations fructueuses, l'initiative privée possède non moins de souplesse et d'audace. Car là réside le grand danger. Après la fantaisie vous allez tuer l'esprit d'initiative. L'énorme machine, d'un agencement théorique si parfait, sera extraordinairement lourde. Quel moteur ne faudra-

t-il pas pour la mettre en branle ? Une fois lancée, elle aura tendance à persévérer dans son mouvement. Tant mieux si elle est menée dans la bonne direction. Mais elle devient diabolique si elle se trompe. Les économies seront illusoires, les dépenses augmenteront, la vie deviendra misérable. Au lieu d'être tiré d'un mauvais pas le pays s'embourbera davantage. Ce n'est pas un paradis mais un enfer qui l'attend.

Et pourtant il ne semble pas plus légitime de méconnaître la valeur des opinions de Walther Rathenau qu'il ne l'était de supposer qu'elles fussent condamnées par la défaite et la révolution allemandes. Il ne se targue pas d'apporter des vues originales puisqu'à son avis, au contraire, le signe de la vérité d'une doctrine est la somme des vérités particulières qu'elle renferme, et que toute prophétie, pour avoir de la solidité, ne doit être que la vision d'un avenir déjà préformé dans le présent. Mais il analyse certains faits avec plus de précision et de pénétration que ses devanciers, et exprime certaines idées avec une ferveur qui les renouvelle. Grâce à cela, on commettrait sans doute une faute si l'on voulait se dissimuler que, parmi les doctrines économiques les plus récentes, la sienne a peut-être le plus d'envergure et d'intérêt.

Ainsi, le mouvement de concentration auquel il convie si impérieusement toute la vie économique n'est pas de son invention. Ce n'est pas à l'instigation de Walther Rathenau, ce n'est même pas sous l'impulsion géniale d'un seul capitaine d'affaires que l'industrie tendait, depuis plusieurs an-

nées, vers une centralisation toujours plus accentuée. Il s'est borné à constater, et à encourager ce mouvement. Ce qui est curieux, c'est son effort pour le justifier en dévoilant les causes profondes du désordre économique dans lequel vivait le monde. Celles qu'on avait invoquées, guerres anciennes, grandes découvertes, progrès de la science, calvinisme, judaïsme, goût du luxe, culte de la femme, prussianisme, capitalisme, il les juge inexactes ou insuffisantes. Il voit l'origine réelle de ce chaos dans l'organisation économique elle-même, à la fois dans son principe et dans l'application qui en est faite. La machine, inventée pour subvenir à des besoins nouveaux, produit sans interruption une fois mise en mouvement, et par là même appelle à la vie des appétits qui n'existaient pas, et qu'elle cherchera à satisfaire. En même temps, l'homme est encore loin d'utiliser au mieux et les machines et les ressources dont il dispose. Il y a trop de déperdition et de gaspillage. Si par des actes décisifs on ne règle pas cette production, les conflits sociaux iront en s'aggravant, et l'humanité continuera indéfiniment à tourner sa meule, comme le cheval dont la tête est encapuchonnée pour qu'il ne soit pas étourdi en décrivant toujours le même cercle. La guerre nous a montré le chemin, avec ses leçons inattendues de restriction et de méthode. Sous une forme ou sous une autre — pourvu que ce ne soit pas celle que préconise l'autoritaire Walther Rathenau! — le contrôle, l'organisation et l'économie seront indispensables.

De même, les principes économiques qu'il veut

faire admettre ne sont point nouveaux. Non seulement ses doctrines demeurent fidèles à la tradition allemande, et doivent beaucoup au socialisme d'Etat comme au marxisme, mais encore on peut aisément y reconnaître l'influence des théoriciens français d'avant la révolution de 1848, de Saint-Simon surtout et de Fourier. Ce sont eux qui les premiers avaient établi une opposition fondamentale entre les travailleurs et les oisifs (les abeilles et les frelons), constaté l'exploitation perpétuelle des premiers par les seconds, réclamé pour cette raison l'abolition de l'héritage, formulé la revendication : « à chacun selon sa capacité, à chacun suivant ses œuvres », critiqué l'anarchie économique naissant de la propriété, demandé que le travail fût une joie et non une souffrance, et conçu la réorganisation de la Société sur le modèle des entreprises industrielles. Plus que personne les disciples de Saint-Simon avaient insisté sur l'aspect moral du problème économique, et fait de leurs dogmes sociaux une véritable religion. Toutes ces idées, Walther Rathenau les reprend sans hésiter, de même qu'il déclare accepter les enseignements du christianisme. Seulement il cherche à les approfondir, et pour employer une de ses expressions, à leur « substituer un contenu » plus moderne.

Il ne se contente pas de rappeler les liens qui unissent l'économie politique et l'éthique, et de répéter que les énormes sacrifices exigés des privilégiés ne seront consentis par eux que si une grande rénovation morale s'accomplit. Il insiste. Il montre qu'en elles-mêmes les forces économiques

sont neutres au point de vue moral : elles ne deviennent mauvaises que parce que les hommes qui s'en servent obéissent à des instincts mauvais. Il insiste encore. Il étudie ces instincts avec soin, en psychologue, et en industriel qui connaît le milieu des affaires. Les principaux sont ceux de jouissance et de puissance, l'égoïsme et l'ambition. Tant qu'ils règneront, on entendra les bruyantes protestations de ceux qu'on voudrait déposséder de biens et d'avantages qu'ils considèrent comme leur propriété intangible, et les vives réclamations de ceux qui sont privés de ces biens et avantages auxquels ils estiment avoir droit. Mais il ne suffit pas à Walther Rathenau de dénoncer ces mobiles. Etant donné le rôle si important qu'ils ont joué jusqu'ici dans le monde, la nécessité de les remplacer s'impose. Après le diagnostic et l'étude de la maladie, le remède. Walther Rathenau montre comment l'humanité pourra être guidée désormais par l'activité créatrice joyeuse et le sentiment de la responsabilité. Peut-être ses analyses sont-elles parfois bien subtiles. Peut-être charge-t-il la mécanisation de péchés qui ne lui sont pas imputables, car des erreurs et des imperfections morales toutes semblables avaient été stigmatisées alors que le globe n'était pas surpeuplé, et l'homme était un loup pour l'homme avant l'invention de la turbine. Ce n'en est pas moins avec une vigueur nouvelle qu'il met en lumière la nécessité de la solidarité, et proclame cet axiome déjà connu dont il fait le pivot de son œuvre : « L'organisation économique n'est plus chose privée, mais affaire de la collectivité. »

En même temps d'ailleurs, il s'efforce de ne pas sacrifier l'individu à la collectivité. Il est un orgueilleux Allemand d'avant 1914. Comme le comte de Gobineau il croit à la supériorité de la race blanche sur les autres, de la famille aryenne au sein de la blanche, et à la supériorité finale des « fils de roi ». L'explication de la dépravation morale contemporaine par le soulèvement des classes inférieures ne rappelle-t-elle pas aussitôt l'horreur de Nietzsche pour le triomphe de la lugubre morale des esclaves sur la splendide morale des maîtres ? Il adapte ces notions à son tempérament personnel. Il est réellement individualiste. On le devine à la conscience très marquée qu'il a de sa propre valeur, à son irritation contre les professeurs qui font la moue sur ses opinions de profane, ou contre ces aristocrates qui l'accueillent lorsqu'ils ont besoin de lui, mais lui témoignent une réserve sensible en raison de ses origines bourgeoises et juives. Il est artiste, et enclin à assimiler le travail de l'industriel à la création de l'œuvre d'art. Il n'est certes pas d'humeur à faire l'holocauste des dons d'intelligence, de volonté et de sensibilité. Toutefois, son but n'est point celui des individualistes extrêmes. De leurs théories il retient ce qui pourra servir à corriger les inconvénients du communisme, et à faciliter le progrès de la société humaine. Au-dessus de l'aisance moyenne, garantie à tous, les fortunes paieront des taxes considérables, mais elles ne seront pas abrogées. L'appât du gain raisonnable pourra subsister. Comme les hommes ne naissent pas avec des facultés égales, il existera

toujours la classe des inventeurs, organisateurs, directeurs, et celle des exécutants. L'Etat destinerà une part de ses immenses richesses nouvelles à ôter aux artistes les soucis matériels trop cuisants, et à développer la civilisation. Non seulement les échelons supérieurs seront accessibles à tous, mais encore on appliquera hardiment à la vie sociale la grande loi de la montée et de la descente qui régit toute la vie organique : ceux qui occupaient ces échelons redescendront, si leur valeur décline, au rang auquel leur facultés leur donneront droit. Ainsi sera constituée et perpétuellement renouvelée une authentique aristocratie du mérite. Accompagnant et le socialisme et l'individualisme sur une partie de leur chemin, Walther Rathenau se refuse à les suivre dans leurs déductions dernières. Il s'affranchit de l'un et de l'autre en essayant de concilier dans une synthèse supérieure la conception matérialiste et la conception individualiste du monde.

Et c'est de même qu'il étend la notion du progrès, dont ne peut se passer aucune doctrine économique. Il se refuse avec énergie à assigner, comme fait le marxisme, des fins purement matérielles à ce progrès. Il ne croit pas qu'il faille se proposer uniquement, comme Saint-Simon, « d'améliorer le plus promptement et le plus complètement possible l'existence morale et physique de la classe la plus nombreuse ». Pour lui, le destin de l'humanité tout entière est en jeu. Non pas son bonheur matériel, qu'il considère comme une chose secondaire et facile à réaliser, puisqu'on y réussirait avec moins de milliards que n'en a

coûté un mois de guerre. Mais son vrai destin qui est de parachever l'évolution de l'univers, qui, après avoir franchi le royaume de la matière et celui de l'esprit, vient de pénétrer dans celui de l'âme. « Nous ne sommes point sur cette terre pour posséder, pour exercer une autorité, ni même pour être heureux ; mais nous sommes ici-bas pour accomplir le glorieux épanouissement du divin qui peut naître de l'esprit humain ¹. » La réorganisation économique et sociale n'est qu'une introduction à la vie divine. Par cette tendance Walther Rathenau se place parmi ces penseurs contemporains, philosophes, savants ou hommes d'Etat, que préoccupent plus l'esprit que le corps, et l'âme que l'intellect. On retrouvera des pensées et des accents analogues aux siens dans tel discours du président Wilson. « Les grands flux et reflux du monde ne préviennent pas, ils montent et vont ; ils montent dans leur majesté et dans leur puissance irrésistible, et ceux qui se trouvent sur leur passage sont submergés. Maintenant l'âme du monde s'est éveillée, et l'âme du monde doit être satisfaite. Ne vous arrêtez pas à vous imaginer un instant que le malaise des populations européennes est entièrement dû à des causes, ou à d'invisibles motifs économiques. Son origine est plus profonde. Ces populations ont vu que leurs gouvernements n'ont jamais été capables de les défendre contre l'intrigue ou contre l'agression, et que dans aucun cabinet moderne il n'y a ni don de prévision ni patience. En con-

1. D. III, 366.

séquence ces peuples disent : « Il doit y avoir quelque cause initiale à cela. » Et cette cause initiale, ils commencent à la deviner en voyant les nations se tenir dans l'isolement, ou bien former de petits groupes jaloux les uns des autres, nourrir des préjugés, et augmenter les dangers des guerres, au lieu de s'entendre afin de prendre des mesures pour les prévenir... Et c'est pourquoi les peuples s'écrient : « Si vous croyez vraiment qu'il y a un droit, si vous croyez qu'on doive mettre un terme aux guerres, cessez d'envisager les intérêts rivaux des nations, et pensez aux hommes, aux femmes et aux enfants partout dans l'univers '... »

1. Discours prononcé le 4 mars 1919, à New-York, avant de se rembarquer pour la France.

PAYOT & C^{le} PARIS

106 Boulevard Saint Germain

Télégrammes:
PAYOT - PARIS



Téléphone:
GOBELINS 40.17

DERNIÈRES PUBLICATIONS

- Lucie Achalme. — **LE MAITRE DU PAIN.** Roman champêtre. In-16..... 4 50
- Claude Anet. — **LA RÉVOLUTION RUSSE.** Tome III. (Novembre 1917-Janvier 1918.) In-16 4 50
La terreur maximaliste. — L'armistice. — Les pourparlers de paix.
- Fernand Baldensperger. — **L'AVANT-GUERRE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.** In-16..... 4 50
- Joseph Barthélémy, Professeur adjoint à la Faculté de droit de Paris, Professeur à l'Ecole libre des Sciences politiques. — **LE GOUVERNEMENT DE LA FRANCE.** In-16. 4 50
Tableau des Institutions politiques, administratives et judiciaires de la France contemporaine.
- Georges Batault. — **LA GUERRE ABSOLUE.** Essai de philosophie de l'histoire. In-16..... 4 50
La guerre nous fait horreur; elle nous paraît criminelle et sans excuse... Alors, pourquoi les hommes la font-ils? Les millions de victimes qui viennent de tomber en empêcheront-elles le retour?
- J.-W. Bienstock et Charles Martel. — **GUERRE ET PAIX.** Pièce en 5 actes et 10 tableaux, tirée du roman de L.-N. TOLSTOÏ. Préface de M. ANDRÉ ANTOINE. In-16. 4 50
- Théodore Botrel. — **CHANTS DE GUERRE ET DE VICTOIRE.** In-16..... 4 50
- M. Bouilloux-Lafont. — **LES CHAMBRES DE MÉTIERS.** In-16..... 4 50

D^r Bütterlin. — LES MALADIES VÉNÉRIENNES. Symptômes. Traitements. Moyens de préservation. In-16 carré..... 4 50

Ce petit livre renferme les connaissances essentielles que chacun, malade ou non, doit posséder sur les maladies vénériennes.

Herbert N. Casson. — LES SEIZE COMMANDEMENTS DE L'HOMME D'AFFAIRES. Traduit de l'anglais par GÉO LANGE. Préface de M. ED. HERRIOT. In-16. 4 50

Colonel J. Cavalier. — MÉMOIRES SUR LA GUERRE DES CÉVENNES. Traduction et notes par FRANK PUAUX. In-8 avec une carte..... 8

Henri Clouzot. — LES MÉTIERS D'ART. (Sous presse).

G. Demorgny, attaché à la Mission militaire française en Russie. — LES PARTIS POLITIQUES ET LA RÉVOLUTION RUSSE. In-16..... 4 50

G. Demorgny et J. Korostovetz. — LE JOURNAL DU COMTE DE WITTE A LA CONFÉRENCE DE PORTSMOUTH. In-16..... 4 50

G. Demorgny et E. Vinogradsky, sous-chef de la Section de Codification près l'ancien Sénat dirigeant. — LA CODIFICATION DES LOIS EN RUSSIE. Brochure in-16. 1 50

Camille Ducray. — CLEMENCEAU. Avec hors-textes. In-16..... 2 50

Henry Dugard. — LE MAROC DE 1919. (Suite de la série Le Maroc de 1917, Le Maroc de 1918). In-16..... 4 50

Jean Dybowski. — NOTRE FORCE FUTURE. In-16. 4 50

Où trouver des forces nouvelles pour réparer les désastres de la guerre? L'auteur en voit les moyens dans la puissance, encore intacte, que constitue notre vaste empire d'outre-mer.

Colonel F. Feyler. — LE PROBLÈME DE LA GUERRE. Avec deux cartes hors texte. Grand in-8..... 9

Quelles sont les causes immédiates de la guerre de 1914? Ed

d'autres termes, quels sont ceux qui l'ont voulue et dans quelles intentions? Ce problème est le problème fondamental de la guerre européenne, dont la solution préalable est nécessaire si l'on veut être en mesure d'apprécier en connaissance de cause les opérations des chefs des armées. Le colonel Feyler demande la réponse à cette question aux opérations elles-mêmes, contrôlées par les débats diplomatiques et politiques qui les ont accompagnées. Cet ouvrage est le premier qui, depuis l'arrêt des hostilités, raisonne et porte un jugement sur l'ensemble de la guerre.

Étienne Flagey, chargé de mission aux États-Unis. —
**COMMENT DEVENIR INGÉNIEUR par l'école ou par
l'usine.** In-16..... 4 50

Georges de La Fouchardière. — **HORS-D'ŒUVRE.**
In-16..... 4 50

J. Galzy. — **LA FEMME CHEZ LES GARÇONS.** In-16. 4 50

Pour la première fois, une femme nous révèle le résultat de ses expériences, comme professeur de lycée, des classes de jeunes gens.

James-W. Gerard, ancien ambassadeur des États-Unis à Berlin. — **FACE A FACE AVEC LE KAISERISME.**
(Suite et fin de ses *Mémoires*). 8 hors-texte. In-8... 10 »

Ce livre, qui complète *Mes quatre années en Allemagne*, et auquel le prodigieux effondrement de l'Allemagne donne un intérêt saisissant, est un recueil de notes intimes prises au jour le jour par M. Gerard au cours des années 1915 et 1916, à la suite de ses conversations soit avec Guillaume II, soit avec son chancelier ou son ministre des Affaires étrangères. Document d'un intérêt capital.

Émile Hennequin, Professeur à l'École supérieure pratique de Commerce et d'Industrie de Paris, Chef de bureau au Service commercial des Chemins de fer du P.-L.-M. —
**MANUEL DE TRANSPORTS COMMERCIAUX ET DE
DOUANE à l'usage des commerçants, industriels et élèves
des écoles de commerce.** In-8. (Sous presse).

Ce manuel étudie les questions de transports par chemins de fer, batellerie et navigation maritime. Dégagé de toute théorie d'école, conçu dans un but éminemment pratique, il sera d'un secours inappréciable à tous ceux qui désirent améliorer la situation commerciale de la France par un travail rationnel intensif.

Marc Henry. — VILLES ET PAYSAGES D'OUTRE-RHIN.

In-16..... 4 50

Description pittoresque des bords du Rhin, si actuels, des villes hanséatiques, berceau de la Révolution allemande, et des grandes villes germaniques : Leipzig, Dresde, Francfort, Cologne, Dusseldorf.

Edouard Herriot. — CRÉER. 2 volumes In-16. (Sous presse).

Georges Hersent. — La Construction après la guerre, TRAVAUX PUBLICS ET BATIMENT. In-16. (Sous presse).

D. Iancovici. — LA PAIX DE BUCAREST. In-16.. 4 50.

Un utile petit livre, qui servirait à démontrer, s'il en était besoin encore, quel destin la Germanie réservait aux peuples abattus.

(*L'Action française.*)

Take Jonesco. — SOUVENIRS. In-16..... 4 50

Grâce à sa situation, à ses relations, qui lui permirent de connaître personnellement une partie de « ce qui s'est passé dans les coulisses », l'éminent homme d'Etat roumain a pu étudier la question de la responsabilité de l'Autriche-Hongrie en ce qui concerne la déclaration de guerre. Ses portraits de Berchtold, de Goluchowski, de Czernin, de Furstenberg, du prince de Bulow et, dans un autre ordre d'idées, de Venizelos, sont d'un puissant intérêt...

(*L'Intransigeant.*)

Thomas Jonnesco. — LA QUESTION ROUMAINE. Deux volumes in-16..... 2 50 chaque

Vernon Kellogg, Professeur à l'Université de Stranford. — MES SOIRÉES AU GRAND QUARTIER. Mes conversations et aventures aux quartiers généraux de l'armée allemande en France et en Belgique. Préface de THÉODORE ROOSEVELT, ancien Président des Etats-Unis. Traduction de L. PETIT. In-16..... 3

En sa qualité de délégué spécial du Comité de l'Œuvre américaine de Secours auprès des autorités allemandes en France et en Belgique occupées, le professeur Kellogg eut l'occasion unique de vivre des mois durant dans l'intimité des chefs militaires germaniques. Le récit de ses entretiens et de ses aventures, qu'il qualifie de *Confessions d'un pacifiste converti*, est passionnément intéressant et jette une lumière nouvelle sur nombre d'épisodes de la guerre mal ou peu connus à ce jour.

Benjamin Kidd. — LA SCIENCE DE PUISSANCE.
In-16..... 4 50

Abel Lefranc, Professeur au Collège de France. — SOUS LE MASQUE DE « WILLIAM SHAKESPEARE ». William Stanley, VI^e Comte de Derby. Deux volumes in-16, avec portraits et fac-similés. Chaque volume 6 »

Cet ouvrage sensationnel apporte, avec des preuves décisives à l'appui, la solution de l'énigme la plus extraordinaire des temps modernes.

Paul Lorquet. — L'ART ET L'HISTOIRE. Un volume in-8 écu..... 10 »

Karol Lutostanski. — LES PARTAGES DE LA POLOGNE ET LES LUTTES POUR L'INDÉPENDANCE. Recueil des actes diplomatiques, traités et documents concernant la Pologne. Tome I^{er}. Grand in-4^o de xx-712 pages. 40 »

Lysis. — DEMAIN. Une brochure in-16..... 1,25

*****. — ESSAI SUR LA POLITIQUE DOUANIÈRE DE LA FRANCE.** In-16..... 4 50

Lieutenant Jean Marot. — CEUX QUI VIVENT. In-16. 4 50

Germain Martin, Correspondant de l'Institut, Professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Montpellier. — LES PROBLÈMES DU CRÉDIT EN FRANCE. In-16. 4 50

Sommaire :

L'Épargne support du crédit : La force de l'Épargne en France. Les banquiers du monde. Les conséquences d'une erreur économique. — **L'Armature du Crédit :** Structure du crédit en France ; le mécanisme. La critique de notre système bancaire. Le crédit de l'État pendant la guerre. — **Problèmes d'avant-guerre :** La liquidité des capitaux. Le crédit aux affaires et le régionalisme bancaire. Le crédit et les règlements internationaux.

Lieutenant-Colonel Emile Mayer. — LE MINISTÈRE FIDISCZ. In-16..... 4 50

Alexandre Michelson, Docteur en droit, Ingénieur, Privat-
Docent à l'Université de Lausanne. — **LE PROBLÈME
DES FINANCES PUBLIQUES APRÈS LA GUERRE.**
Grand in-8 de xi-429 pages..... 15 »

Albert, Prince de Monaco. — **LA GUERRE ALLEMANDE
ET LA CONSCIENCE UNIVERSELLE.** In-16.... 3 »

Dans ce livre, d'une haute portée morale, le Prince Albert de Monaco révèle, avec des documents inédits, des côtés encore inconnus de la grande guerre.

Général Nicolas de Monkévitz, ex-chef d'Etat-Major de la
4^e armée. — **LA DÉCOMPOSITION DE L'ARMÉE RUSSE
(1917-1918).** Traduction et préface de SERGE PERSKY.
In-16..... 4 50

Henry Morgenthau, ancien Ambassadeur des Etats-Unis à
Constantinople. — **MÉMOIRES DE L'AMBASSADEUR
MORGENTHAU.** Vingt-six mois en Turquie avant et pen-
dant la guerre mondiale. In-8 10 »

Ce récit dramatique de l'action allemande en Turquie est le seul document émanant d'un témoin oculaire compétent sur le rôle réel de l'Empire ottoman dans la guerre.

J. Munier-Jolain. — **LE CARDINAL COLLIER.** In-16. 4 50

En lisant cette histoire d'un caractère reconstitué sur textes, on pense à des histoires d'aujourd'hui. Et quelles lettres que celle de cette Impératrice qui prédit, pour le malheur de ses petits-enfants, la perte de l'Europe, par le fait du despotisme prussien !

(*Le Figaro.*)

Napoléon Bonaparte. — **MANUEL DU CHEF.** (Maximes napoléoniennes choisies par M. JULES BERTAUT.) In-16. 5 »

Parmi les nombreux recueils de pensées de l'empereur, celui de M. Bertaut se distingue par sa concision et par l'ordre qui préside à leur groupement. Il met bien en relief le génie de Napoléon et sa claire vision des événements et des hommes.

(*New-York Herald.*)

Vilfredo Pareto. — **TRAITÉ DE SOCIOLOGIE.** Edition française par PIERRE BOVEN. In-8. Les 2 volumes.. 50 »

D^r Serge Persky. — DE NICOLAS II A LÉNINE. In-16. 5 »

Le D^r Serge Persky, auquel on doit d'avoir dévoilé les menées bolchevistes en Suisse nous donne dans ce livre saisissant le tableau achevé du banditisme bolcheviste.

Paul Petit. — LES INDUSTRIES DE L'ALIMENTATION.

In-16..... 4 50

S.-P. Phocas-Cosmetatos. — LA MACÉDOINE. Son passé et son présent. Avec 11 cartes. In-4^o..... 5 »

LA POLOGNE, SON HISTOIRE, SON ORGANISATION ET SA VIE. Publié sous la direction du Professeur JOSEF SIEMIENSKI. Un volume in-4^o de 1.000 pages..... 30 »

Aurèle C. Popovici, ancien membre du Comité exécutif du parti national roumain de Transylvanie et de Hongrie. — **LA QUESTION ROUMAINE EN TRANSYLVANIE ET EN HONGRIE.** Avec plusieurs tableaux statistiques et une carte ethnographique. Préface de N.-P. COMNÈNE. In-16..... 4 50

QUE FAIRE DE L'EST EUROPÉEN? par l'auteur des « Dangers mortels » de la Révolution russe. In-16.. 6 »

Antoine Redier. — LE CAPITAINE. In-16..... 4 50

Comment un peuple devient-il fort? C'est ce que nous enseigne M. Redier dans ce livre qui prendra place parmi les meilleurs livres inspirés par la guerre.

J.-H. Ricard. — L'APPEL DE LA TERRE. In-8.... 10 »

Vicomte de Roquette-Buisson et Marcel-A. Hérubel. — LA TERRE RESTAURATRICE. In-16..... 4 50

Pour mener à bien la restauration de la France, il faut prendre l'agriculture comme base. En dehors d'elle, on ne saurait construire rien de solide économiquement, socialement, moralement. Il faut mettre en valeur le sol de France et celui de ses colonies. La terre apportera l'abondance, le calme et l'ordre. La structure industrielle de la France pourra être d'autant plus forte que l'assise rurale sera plus solide. De leur existence simultanée dépend la prospérité du pays.

Léonard Rosenthal. — AU ROYAUME DE LA PERLE

In-16 carré..... 5 »

La perle dans l'histoire. — Origine de la perle. — Les pêcheries de perle. — L'ostréiculture perlière. — Le travail de la perle. — Le poids et le prix. — Les marchés de la perle. — L'avenir de la perle. — Commerce et Commerçants. — Protection et expansion du commerce des perles. — Les perles célèbres. — Comment on porta la perle. — Mythes et légendes.

Alphonse Siché. — LES GUERRES D'ENFER. (Edition

revue et augmentée par l'auteur.) In-16..... 4 50

Publié pour la première fois en juin 1915, ce livre, dont le succès a été croissant, n'a rien perdu de son actualité. Son intérêt demeure intact. Les faits ont confirmé les vues de l'écrivain ; beaucoup dépassent la guerre qui vient de se terminer.

A. de Tarlé. — PRÉPARATION DE LA LUTTE ÉCONO-

MIQUE PAR L'ALLEMAGNE. In-16..... 4 50

Louis Thomas. — VOYAGE AU GOUNDAFA ET AU SOUS.

In-16..... 4 50

Exploration de la région la plus fertile du Maroc. — Comment voyager au Maroc. — La colonisation du Sous et ses immenses richesses.

V.-G. Simkhovitch. — MARXISME CONTRE SOCIALISME.

Traduction de ROGER PICARD. In-16..... 4 50

G. Bertrand Thompson, Ingénieur-Conseil du Ministère de l'Armement, ancien Maître de Conférences à l'Université de Harvard. — **LE SYSTÈME TAYLOR (Scientific Management)**. Préface de M. ALEXANDRE MILLERAND, député, ancien ministre. In-16 avec 16 illustrations hors-texte. 3 »

A l'heure où un problème unique, celui de la production, doit absorber toutes les énergies, ce petit livre est vraiment indispensable.

J. Ursu. — POURQUOI LA ROUMANIE A FAIT LA

GUERRE In-16..... 4 50

BIBLIOTHÈQUE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE

SÉRIE IN-16 à 4. 50

BIARD D'AUNET. — Pour remettre de l'Ordre dans la Maison.

La Politique et les Affaires.

VICTOR BORET. — La Bataille économique de demain.

M. BOUILLOUX-LAFONT. — Les Chambres de Métiers.

VICTOR CAMBON. — Notre Avenir.

Où Allons-nous ?

C^{te} DE CANISY. — La question ouvrière dans le bassin de Briey.

HERBERT N. CASSON. — Les 16 commandements de l'homme d'affaires, traduit par GEO LANGE.

***. — Les "Dangers mortels" de la Révolution russe.

Que faire de l'Est européen ? (6 fr.)

G. DEMORGNY. — Les Partis politiques et la Révolution russe.

HENRY DUGARD. — Le Maroc de 1917-18-19. (3 vol.)

J.-L. DUPLAN. — Lettres d'un Vieil Américain à un Français.

JEAN DYBOWSKI. — Notre Force future.

R.-C. ESCOUFLAIRE. — L'Irlande ennemie ?

LOUIS FÉRASSON. — La Question du Fer (3 fr.)

L'Industrie du Fer.

AUGUSTE GERARD. — Nos Alliés d'Extrême-Orient.

LÉON GUILLET. — L'Enseignement technique supérieur à l'Après-Guerre.

BARUCH HAGANI. — Le Sionisme politique.

DANIEL HALÉVY. — Le Président Wilson.

EDOUARD HERRIOT. — Agir. Créer. (2 vol., 6 fr. et 5 fr.)

S. HERZOG. — Le plan de guerre commerciale de l'Allemagne, traduit par A. DE TARLÉ.

DAVID JAYNE HILL. — La Reconstruction de l'Europe.

La Crise de la Démocratie aux États-Unis.

JULES LABORDE. — Il y a toujours des Pyrénées.

RAOUL LABRY. — L'Industrie russe et la Révolution.

GEORGES LAFOND. — L'Effort français en Amérique latine.

LOUIS DE LAUNAY. — Qualités à acquérir.

ANDRÉ LEBON. — Problèmes économiques nés de la Guerre.

LYSIS. — Pour Renaître.

***. — Essai sur la Politique douanière de la France.

GERMAIN MARTIN. — Les problèmes du Crédit en France.

RAMSAY MUIR. — Nationalisme et Internationalisme.

R. PETIT. — Les Industries de l'Alimentation.

JULES ROCHE. — Quand serons-nous en République ?

V^{te} DE ROQUETTE-BUISSON et MARCEL-A. HÉRUBEL. — La Terre Restauratrice.

LÉON ROSENTHAL. — Villes et Villages français après la Guerre.

E. SERVAN. — L'Exemple Américain (5 fr.).

V.-G. SIMKHOVITCH. — Marxisme contre Socialisme.

A. DE TARLÉ. — La préparation de la lutte économique par l'Allemagne.

C. BERTRAND THOMPSON. — Le Système Taylor (3 fr.)

LOUISE WEISS. — La République tchéco-slovaque.

PAYOT & C^{ie}, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

Imprimerie Durand, 18, rue Séguier, Paris